M

a mon bon et honoré collègue Dubail, naturaliste, chimiste et poëte
Souvenir affectueux Ch. Martins

26395

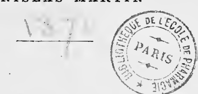


26395

LES MÉDECINS
EN CHINE ET EN FRANCE

PAR

STANISLAS MARTIN



Il y a quarante ans, deux jeunes gens alors âgés de vingt et quelques années, munis de leurs diplômes, l'un de docteur en médecine, l'autre de pharmacien, s'étaient promis, tout en causant de l'avenir, si les circonstances les séparaient, de s'écrire au moins une fois l'an, fussent-ils au delà des mers.

Le médecin intelligent, travailleur, d'un esprit vif et entreprenant, fut pris de cette soif de l'or qui s'était emparée de presque tous les cerveaux européens, comme *Alibaba* des *Mille et une Nuits*. Il eut l'espoir de trouver dans cette vaste presqu'île de l'Amérique septentrionale, sur la côte occidentale du Mexique, ces lingots si vantés; ce fut en vain qu'il gratta les placers de la Californie : la misère arrivant, il reprit sa profession de médecin. Appelé dans une famille chinoise établie à San Francisco, il s'éprit de la fille de la maison, la demanda en mariage et fut agréé. De ce mariage naquit un garçon qui fut élevé comme on l'est en Chine.

En Chine, les enfants mâles portent jusqu'à l'âge de six ans le nom d'une fleur, d'un papillon, d'un oiseau, d'un insecte, d'un animal; il reçut celui de Jonquille, probablement à cause de la couleur de sa peau; comme au temps de l'ancienne Rome, il resta confié aux soins des femmes jusqu'à six ans, époque à laquelle il alla à l'école et prit le nom de son père qu'il fit suivre, comme cela a lieu dans ce pays, de celui de sa mère.

Notre docteur ayant fait des économies passa en Chine avec sa nouvelle famille, resta quelque temps à Canton, puis fut se fixer pour toujours à Pékin.

Les années passent aussi vite dans le Céleste Empire qu'en France ; le fils du Français était devenu un grand et beau garçon; il avait hérité des qualités de son père et de celle des Chinois pour apprendre les langues. Il parlait le français, l'anglais, le chinois et l'espagnol ; il voulut avoir le droit d'ajouter à son nom l'épithète de lettré, et d'en porter à sa coiffure le signe distinctif.

En Chine, le titre de lettré est le point de départ pour arriver au mandarinat; on ne le donne pas à la légère. Il faut avoir fait des études sérieuses et variées pour passer des exa mens ; les épreuves à subir sont verbales et écrites;

aucune influence ne peut ébranler la rigidité des juges : les yeux en amandes d'une femme, son sourire gracieux, la camaraderie, un nom blasonné, l'importunité, l'empereur lui-même ne peuvent rien; ils restent inébranlables comme le dieu Terme.

A Pékin, il existe une académie qui fut fondée au sixième siècle, alors qu'en France les lettres et la civilisation étaient écrasées par la barbarie. Son nom de *han-his* signifie la forêt des pinceaux, parce que les pinceaux servent aux lettrés à former les signes dont se compose l'écriture.

Le *wen-lin-kung*, ou temple des lettrés, est ce qu'est chez nous la Sorbonne : c'est un vaste monument qui renferme des salles spacieuses, richement lambrissées pour les solennités littéraires ; dans le jardin, qui est magnifique, il y a une pagode en l'honneur de Confucius, et une rangée de petites cellules dans lesquelles on renferme pendant cinq jours les aspirants qui viennent traiter par écrit les questions qui leur sont soumises.

L'aspirant ne peut emporter avec lui que des provisions de bouche, du papier blanc, une écritoire et des pinceaux ; une sentinelle veille à sa porte jour et nuit pour empêcher qu'il ne sorte et éviter toutes communications entre d'autres concurrents ou avec le dehors; des peines sévères sont infligées à ceux qui, par un moyen quelconque, ont enfreint les règlements. Pour le simple lettré, son nom est affiché comme infâme par toute la ville, on l'y promène sur un âne, la figure tournée vers la queue ; tout le monde peut lui jeter de la boue, il ne peut aspirer à aucun emploi dans le gouvernement. L'aspirant au mandarinat est plus sévèrement puni : il est conduit nu-pieds jusqu'au lieu du supplice, on le met à mort, sa tête est exposée sous l'arc de triomphe qui est placé à la porte de l'Orient. Bien souvent sa famille est compromise, elle paye une amende et est exilée pour ne l'avoir pas surveillé attentivement. Mais celui qui, par ses compositions, s'est rendu digne de devenir simple lettré ou mandarin, reçoit des honneurs de toutes sortes. Il est fêté, choyé ; on tire sur son passage des feux d'artifice; son nom est annoncé par toute la ville au son du tamtam ; l'empereur le reçoit en audience publique.

Guidé par son père, le Franco-Chinois reçut les premières leçons de médecine, puis, comme cela se pratique en Chine, il dut s'attacher un maître, c'est-à-dire un médecin praticien sous la direction duquel il terminerait ses études ; car dans ce pays il n'y a ni école de médecine ni de pharmacie, tout le monde peut exercer ces professions, puisqu'il ne faut pas de diplôme.

Voici comment un médecin distingué s'y prend pour se donner un successeur : il tâche de trouver un jeune homme intelligent dans la famille duquel il y a déjà eu des médecins, ce jeune homme l'accompagne dans toutes ses courses : il est chargé de prendre des notes sur l'âge, le sexe, la nature de la maladie, c'est lui qui porte les médicaments.

Selon les médecins chinois, le corps humain est une espèce de luth dont les artères, analogues aux touches de l'instrument de musique, rendent différentes sensations; aussi prétendent-ils reconnaître toutes les maladies aux battements du pouls dont ils distinguent plusieurs sortes : le pouls du cœur, celui du foie, celui du cerveau. Pour constater la maladie, le médecin se place devant le malade, prend dans chaque main les bras du patient, les conserve très-longtemps. L'état morbide constaté, il pratique de profondes piqûres aux membres affectés pour donner issue aux vapeurs malignes éta-

blies dans le corps, puis il prescrit un médicament qui souvent est une espèce de thériaque composée de plus de cent substances tirées des trois règnes, surtout de celui des végétaux ; les vipères entrent dans beaucoup de médicaments, on a une si grande confiance dans leur action, qu'on rencontre à chaque pas, dans les rues de Pékin, des hommes qui portent sur leur dos un bambou auquel sont suspendus d'un côté une petite cage en osier pleine de ces ophidiens vivants, de l'autre un baril de bouillon et de chair cuite du même reptile ; sur une planchette rouge qu'ils ont à la main, on lit les mots *pu-hu* (on ne vous trompe pas); cependant il arrive souvent que le prétendu reptile cuit n'est que de l'anguille, qui est moins rare.

L'arsenic, la matière fécale, le soufre, le fer, le plomb, l'antimoine, le mercure et ses composés, sont très-employés dans la thérapeutique ; ils ont une infinité de purgatifs tirés des végétaux, ils ont des eaux minérales en aussi grande quantité qu'en Europe. Il est probable que si la chimie était plus avancée dans ce pays, on trouverait dans la flore des agents médicamenteux précieux. Le médecin prépare lui-même ses médicaments, les personnes qui passent dans la rue peuvent le voir manipuler ; il y a quelques médicaments qui ont une immense célébrité, ce sont les pilules rouges sudorifiques dont une famille de Pékin possède la formule depuis des siècles et qui chaque année lui rapporte des sommes fabuleuses, les pilules purgatives fondantes dont la vente est annoncée par des réclames et des affiches absolument comme cela a lieu en France.

L'électricité est un agent thérapeutique employé pour combattre certaines maladies ; on place dans les mains de la personne malade des boules métalliques dont les vives décharges déterminent une réaction sur le système nerveux ; les bains simples ou composés sont employés ; les douches, les frictions, le massage se pratiquent journellement.

Les chirurgiens sont moins estimés que les médecins ; ils sont chargés de pratiquer les saignées, de panser les plaies, de poser les ventouses, de faire les amputations ; ils emploient souvent l'alcool retiré par la fermentation du riz pour panser les plaies ; les moxas sont en grande faveur, et cette acupuncture qui consiste à traverser la tête d'une tempe à l'autre avec une fine aiguille d'acier ; chaque chirurgien a la recette d'un baume, d'un onguent, d'une mixture pour telle ou telle plaie.

La vaccine commença à être pratiquée en Chine vers l'an 1014 de Jésus-Christ ; elle fut inventée par un médecin de la province de Ty-chouen nommé *So-mei-chan* ; l'inoculation ne s'y fait pas comme en Europe : on réduit en poudre les écailles varioliques qu'on fait priser comme du tabac, ou bien, on fait endosser les vêtements qui ont été portés par un varioleux. Le docteur Léon Lau écrivit, par ordre de l'empereur, un mémoire sur cette maladie. Il n'y a dans ce pays aucun ouvrage complet sur les maladies et les moyens de les combattre ; comme il n'est pas permis de disséquer, on n'a sur l'anatomie humaine aucune donnée ; les livres et les gravures qui en traitent n'ont pas le sens commun. Les maladies syphilitiques et de peau sont très-communes ; la gale, dans la classe du peuple, y règne perpétuellement ; cela se comprend ; voici comment elle se communique : moyennant une somme minime, les pauvres peuvent se réfugier la nuit dans des hôtels bâtis tout exprès ; là il y a de vastes salles dont le sol est couvert d'une forte couche de plume ; les habitués, très-exacts à l'heure,

se dépouillent de leurs vêtements qu'ils pendent au-dessus de leur tête, et s'étalent tous en même temps sur la plume. Alors, un immense velum mû par des poulies vient les couvrir, la tête seule sort par une ouverture qui y est pratiquée ; si un des hôtes est indisposé pendant la nuit, tant pis pour les dormeurs au milieu desquels il se trouve, le velum ne se relève qu'avec le jour, alors tout le monde se secoue, se rhabille et part jusqu'au soir.

La fièvre typhoïde, la phthisie, le choléra, la fièvre puerpérale, les maladies du foie, les fièvres intermittentes sont endémiques ; on n'en connaît pas mieux les causes et les moyens de les guérir qu'en France. L'anémie, la chlorose, la goutte, les rhumatismes, le diabète sucré, l'albuminurie sont des maladies très-communes.

L'hystérie se rencontre fréquemment chez les dames du grand monde; moins bien partagées que les femmes du reste du globe, elles sont forcées, par suite de la difformité de leurs pieds, de rester constamment couchées ou assises ; ce n'est pas que le désir de mordre à ce fruit défendu qu'on appelle un amour illicite leur manque; bien au contraire, tout les y porte : pressions de mains, yeux en coulisse, baisers envoyés derrière l'éventail, épanchements mimiques, bouquets emblématiques, tout est mis en usage ; la seule liberté qu'elle puisse se permettre pour aller d'une pièce dans une autre, c'est de choisir l'objet aimé sur l'épaule duquel elle s'appuiera, il lui faut un aide pour marcher ; il n'en est pas de même des femmes de la classe du peuple, elles peuvent s'abandonner à la fougue de leur tempérament. Si chez les dames du grand monde, le médecin et la matrone n'ont rien à faire, en revanche ils sont là fort occupés, tant la débauche et l'immoralité sont à leur comble.

Comme tous les êtres organisés, les médecins chinois ont leurs parasites : le barbier fait concurrence au chirurgien ; il se promène gravement dans la rue, par la ville, portant sur un bambou tous les ustensiles qui lui servent à raser la tête et le menton du client ou à le saigner dans le cas où il tomberait d'une attaque d'apoplexie ; le plat qui, il n'y a qu'un instant, était plein de savon battu à la neige, va être rouge d'un sang violacé.

Les légendes, ces archives de la barbarie, se transmettent en Chine de siècle en siècle, tout comme en France ; entretenues et favorisées par les dogmes qui les exploitent ; elles servent aux charlatans à débiter des drogues dont les effets sont toujours merveilleux ; on y vend de l'eau d'une fontaine dans laquelle le dieu *Boudha* vint boire; on cède pour quelques pièces de monnaie et en très-petits paquets de la terre qui provient d'une montagne qui fut habitée par le dieu *Fo* ; il y a, comme en France, des sorciers, des exorciseurs, des rebouteurs, des dentistes qui attirent dans leurs cabinets les dupes au moyen d'affiches, de prospectus, de réclames et de journaux ; il y a de ces charlatans dont le cabinet est disposé de telle sorte, qu'on peut entendre tout ce qui se dit dans la pièce d'attente, c'est là que le devin se met au courant de la consultation qu'on va lui demander.

Tout n'est pas bénéfice pour ces speudo-médecins s'ils ne guérissent pas leurs malades; on les roue de coups, on leur demande des indemnités, quelquefois on les tue.

En Chine, on ne rétribue pas les médecins comme en France ; une famille s'abonne à l'année ; tout le temps qu'on se porte bien on paye les honoraires, sitôt qu'il y a un malade, on les lui enlève jusqu'à ce que la santé soit rétablie.

Le 25 août 1862, le prince Koung fit venir près de lui le docteur qui soignait l'empereur Hein-Foung, et lui dit : « Sans m'avertir, tu as laissé partir mon frère dans la journée du 22, monté sur le dragon pour rejoindre les pays d'en haut, puisque tu n'as pas su trouver un remède pour retarder ce voyage, va t'ouvrir le ventre. » Cette injonction, qui aurait fait trembler un Français de tous ses membres, fut accueillie par ce Chinois avec un calme si complet q e pas un brin de sa barbe n'en broncha ; c'est que rien n'égale l'indifférence des Chinois pour la vie ; la mort ne leur inspire aucune crainte ; ils se tuent, vont à la guerre, au supplice avec dédain ; ils se voient mourir avec tranquillité, avec ce fatalisme qui prouve qu'ils n'ont aucune conviction sur la vie future, et cependant ils ont quatre religions qu'ils ne pratiquent pas ; ils ont la religion de Lao-tse, celle de Confucius, celle de Fo qui est la plus répandue ; il y a des mahométans, des juifs, des catholiques. De cette indifférence pour la vie, il résulte chaque année un très-grand nombre de suicides qui ont lieu pour des choses futiles ; les hommes avalent de l'opium, quelques-uns se coupent la gorge, les femmes se jettent de préférence dans les puits. A Cimoy Ningpo, les gens riches avalent une si grande quantité de feuilles d'or qu'ils en étouffent ; d'autres se vendent 5 à 600 francs pour subir la peine qu'a mérité un coupable, ils remettent cette somme à leur famille pour en soulager la misère; voici comment se fait la substitution : le geôlier, moyennant une certaine somme, fait sortir le condamné du cachot la veille de l'exécution et met à sa place le suppléant volontaire qui est décapité comme vrai coupable.

Le lendemain de la mort du docteur, sa famille, pour témoigner sa douleur et ses regrets, s'adressa aux pompes funèbres, car en Chine, il y a une administration de ce genre ; elle vint installer devant la porte de la maison du défunt un arc de triomphe, c'est-à-dire une estrade composée de quelques planches recouvertes de vielles nattes ; sur cette estrade montent des flûtistes, des tambours, des joueurs d'instruments à corde et un tam-tam, tous ensemble firent un charivari infernal ; le docteur fut ensuite conduit au lieu de sa sépulture, suivi, selon la coutume du pays, par un grand nombre de pleureurs et de pleureuses qui s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient la poitrine en poussant d'affreux hurlements ; toute sa vie il avait travaillé à s'acquérir une bière splendide et un terrain sur lequel il pouvait être déposé ; en Chine, rarement on enfouit les cadavres, on les dépose sur le sol ; il en résulte que souvent les gaz qui se forment par la décomposition du corps font éclater les cercueils et qu'on aperçoit quelques parties du cadavre ; d'autres fois, des plantes traversent les bières, elles y prennent des nuances d'un vert admirable, grâce aux agents azotés.

Eusèbe, le fils de notre compatriote, hérita de la bibliothèque, des notes, des formules et recettes du docteur Les-tao-sse, son illustre professeur ; il pouvait exploiter la recette de l'élixir qui donne l'immortalité, devenir le médecin à la mode, celui de l'empereur, mais il n'en partageait pas l'opinion sur bien des questions; il n'admettait pas, comme le font les Chinois, que le siège de l'intelligence réside non pas dans le cerveau, mais bien dans le ventre, et n'était nullement désireux, dans un cas d'insuccès, de se l'ouvrir ; étant d'une constitution frêle et délicate, il jugea qu'il n'inspirerait pas une grande confiance, puisque dans ce pays l'homme qui est énormément gros et gras doit

avoir une science immense, et puis il ne comptait dans sa famille que son père comme médecin, et là, pour être très-estimé, il faut avoir une nombreuse lignée de docteurs sur lesquels on puisse étayer sa renommée. Eusèbe quitta la médecine pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, c'est par lui et par quelques autres naturalistes que nous avons pu enrichir le musée de l'Ecole de pharmacie de Paris de nombreux échantillons de plantes et de minéraux et obtenir des notes sur le rôle que joue l'opium dans le Céleste Empire, et des recherches historiques sur la rhubarbe.

Jamais en Chine un médecin n'appelle un confrère en consultation, il croirait déroger à sa dignité; en quittant sa maison pour voir ses malades, il dit, comme Bias : *Omnia mecum porto*. Le loustic qui le voit passer monté sur son baudet, suivi de son fidèle disciple, monté en croupe si le temps est mauvais, lui crie : « En voilà trois pour un bât. »

Il y a deux siècles on disait en parlant des médecins français : *Figulus figulum odit, medicus medicum*; aujourd'hui le médecin ne voit plus dans son collègue un ennemi, au contraire, moins présomptueux, il appelle souvent un collègue en consultation, d'abord c'est qu'il admette que deux avis valent mieux qu'un, et puis il n'assume pas sur lui seul une responsabilité dans le cas où le malade meurt; en France, aujourd'hui, les médecins jouent un immense rôle dans la société; les études qu'ils sont forcés de faire les obligent généralement à avoir une éducation première, sinon profonde, au moins variée; il y a cent ans, ils ne se mêlaient pas au mouvement de la civilisation, le médecin ou chirurgien qui habitait la ville ou la campagne avait le même type, chapeau à trois cornes, tête bien poudrée, un habit carré avec des boutons de métal, une chemise à jabot, une culotte courte sur laquelle pendait la chaîne de la montre, des bas chinés, des souliers avec des boucles d'or ou d'argent, une canne à bec, un air bon, doux, paterne, reniflant avec bruit sa prise de tabac, bon père de famille, ami de la nature, comme les Incas, saluant le soleil qui vivifie tout, vivant plutôt des cadeaux qu'il recevait que de l'argent qu'on lui donnait; le médecin d'aujourd'hui est l'une des grandes figures de notre époque, il est mêlé à tout, à la politique, à la religion, aux finances, à l'économie politique, aux intrigues d'amour, à la diplomatie, au commerce, à la littérature, aux missions scientifiques, enfin c'est un Protée qui sait se façonner, se plier à toutes les circonstances, tout en soignant ses malades.

Une ville en France est comme une bibliothèque, chaque rue est un livre, chaque maison une page d'histoire; le corps médical est ainsi composé; chaque médecin pourrait être considéré comme un livre dont chaque heure de la journée a sa page. Pourquoi les médecins d'aujourd'hui ne ressemblent-ils plus à ceux d'autrefois? c'est que rien n'est stable dans ce que l'homme organise, les besoins du médecin ont augmenté parce qu'autour de lui viennent s'abattre des parasites qui vivent à ses dépens; les médecins, au temps passé, n'avaient pas à lutter contre les médecins spécialistes, les officiers de santé, les pharmaciens, les herboristes, les sages-femmes, les bandagistes, les épiciers, les congrégations religieuses, les gardes-malades et contre tous ces empiriques de haut et bas étage que l'on rencontre à chaque pas.

La biographie du médecin actuel serait très curieuse tant le type est varié; pour la faire il faut une plume fine, acérée, indépendante, ce n'est pas nous, pauvre apothicaire, qui pourions l'entreprendre; nous allons cependant

donner la voie au nouvel Asmodée qui voudra s'en charger. Pour cela il nous faudra suivre la marche de Cuvier lorsqu'il classa les êtres organisés, il en fit des familles. Les médecins spécialistes sont nombreux, les uns s'adonnent aux maladies du cœur, du foie, du poumon, des yeux, des oreilles, à telle ou telle opération chirurgicale; cette classe de praticiens renferme trois hommes, l'homme qui est parvenu au summum de la science à force de travail et souvent de privations, devient médecin d'un hôpital, il se charge d'instruire la jeunesse qui suit sa clinique et ses cours; son ombre cache un ambitieux qui est placé près de lui par la camaraderie, une puissance occulte ou le *sic volo* impérial; il espère arriver par rayonnement; le premier enrichira la thérapeutique médicale ou chirurgicale d'observations prises au lit du malade, l'autre enfantera une maladie ou une opération dont il suivra les phases pour les mettre un matin au grand jour; le sujet sera guéri ou mort pour fournir l'occasion d'une description anatomique; le troisième, qui marche dans la même voie, est un charlatan : il loue une chambre au premier, y place des bancs ou des chaises, il bat la grosse-caisse en annonçant par affiches que sa clinique sur les maladies des femmes est publique deux fois la semaine; ce spécialiste a sa clientèle parmi les femmes du demi-monde; il cautérise souvent avec le protoxyde d'hydrogène distillé, il dîne au cercle avec des artistes, des peintres, des journalistes, il joue gros jeu; le lendemain on fait mousser sa brochure sur la crémation, question jugée et résolue; on sait bien que le clergé n'en veut pas, il lui faudrait changer ce verset *memento, homo, quia pulvis est et in pulverem reverteris*, et que cela donnerait raison aux physiologistes qui admettent que nous ne sommes que des composés chimiques mus par un système nerveux, que morts, nous rentrons dans cette grande loi naturelle, que la mort donne naissance à la vie. Eusèbe avait lu dans notre immortel fabuliste qu'on ne doit jamais jouer avec les grands, qu'il y a toujours du sang sous la patte. Interprétant cette pensée dans un autre sens, il se dit qu'il serait encore plus dangereux de les soigner. Il n'en est pas de même en France, tous les médecins sont désireux de devenir le docteur des grands seigneurs et des rois; le ruban, un blason, le sénat ou la pairie est la récompense d'un succès. Parmi les médecins spéciaux pour les yeux, il y en a de dignes, d'autres qui par appeau attirent les borgnes et les aveugles en badigeonnant les yeux d'une pommade qui est une panacée, ou en pratiquant sur le front et les tempes des mouchetures de différentes couleurs.

Le praticien ordinaire offre à l'observateur un sujet d'étude si grand, si varié, qu'on pourrait faire sur lui un volume aussi gros que notre recueil des lois. Il y a le médecin hydrologique, on y trouve deux, trois et quatre types; il y a d'abord le vieux praticien convaincu, celui qui a un intérêt au puisement de la fontaine, puis celui qui va se faire connaître, quêter une clientèle.

Le médecin politique prend trois formes, le premier est un homme aimable, gracieux; homme du monde, il aime la bonne table, il joue le whist, une fée inconnue le prend par la main pour le conduire dans le monde, il ne se doute pas qu'on l'exploite, que par lui on sait ce qui a été dit, quelles sont les personnes qui composent le salon, l'autre fait sans passion auprès de ses clients une propagande en rapport avec sa religion politique. Le troisième, fougueux dans sa manière de voir, est mêlé à tous les conciliabules politiques; c'est un habitué des estaminets, ami de la pipe et de la chope; il conspire parce qu'il

est mécontent de sa position ; il dit, comme tant d'autres : « Ote-toi de là que je m'y mette. »

Il y a trois cents ans bientôt, Gall et Lavater furent devancés dans la recherche et la publication de leurs travaux par Baptiste Porte. Ce philosophe rêveur a publié un livre en latin illustré de vignettes, aujourd'hui fort rare, dans lequel il prétend démontrer qu'entre les végétaux, l'homme et les animaux, il y a des rapports de formes physiques, d'analogies et de propriétés avec le caractère et les instincts des animaux ; il parle de l'ophrie-mouche, il ne dit pas qu'il est comme l'abeille, qu'en le cueillant, il laisse, comme elle, dans la plaie et son dard et sa vie ; au contraire, il avoue que l'abeille est comme le papillon et le zéphyr, qu'il porte au loin la vie. Ce naturaliste, vivant toujours dans les montagnes, n'a pu décrire le médecin-abeille, qui ne se rencontre que dans les grands centres de civilisation. Ce dernier est d'origine exotique, il n'a de ses congénères français que la forme physique ; comme eux, il a un diplôme, une nombreuse clientèle ; mais, comme eux, il ne soigne pas de malades ; cet homme a une physionomie à part ; il est gros et trapu, bien frisé, rasé de près ; les angles de sa bouche gardent toujours une salive blanche, mousseuse, indice de folie ou d'un appétit culinaire très prononcé ; l'œil indécis ne diagnostique pas, sa mise est soignée, il a des vêtements couleur claire, un faux-col rabattu, des bottines en étoffe ; sa chemise plissée fait ressortir un diamant ; une grosse chaîne d'or entoure son cou pour aller se perdre dans son gilet ; sa main est celle d'un praticien, la gauche est toujours gantée, l'autre, nue, laisse voir des ongles taillés en olives et longs comme ceux des mignons de Henri III. Sa chambre à coucher est un boudoir, tendue de perse, il n'y règne qu'un demi-jour, on y sent le musc.

Une dame veuve de nos amis vivait seule avec sa fille dans une charmante villa, dont chaque arbre sert à cacher tous les nids des fauvettes et des rossignols d'alentour ; inquiète de la santé de sa fille, elle fit venir un docteur dont on lui avait vanté le savoir ; nous étions là lorsqu'il arriva, sachant qu'il existe toujours entre les médecins et les pharmaciens une sympathie peu marquée, parce que tous deux convoitent la même proie : le malade *inde iræ*. Nous nous retirâmes dans une pièce à côté pour ne pas nuire à la consultation. C'est de là que nous sténographions ce que nous rapportons :« Docteur, vous passez pour avoir une grande science pour soigner les jeunes personnes, voici ce que depuis quelque temps ma fille éprouve. Son caractère a changé, il est devenu capricieux, elle rit, elle pleure sans sujet, elle devient pensive ou elle éprouve le besoin de causer, elle va à son piano, commence une mélodie de Mozart, la cesse pour chanter cette charmante romance de *Mignon :* Connais-tu ce pays où va l'hirondelle ? qui est le triomphe de Galli-Marié. D'autres fois elle parcourt le parc, semant derrière elle des fleurs, ou bien elle vient près de la pièce d'eau contempler les reflets argentés de la lune. Cette position m'inquiète, car on prétend que cette maladie est très-commune dans les couvents, qu'elle est aggravée par le jeûne qui dispose à l'extase et aux visions mystiques, et pourtant ma fille n'est pas assujettie à ce régime débilitant. » La dame se tut, le docteur dit de cette voix de soprano particulière aux chanteurs de la chapelle Sixtine : « La maladie de mademoiselle votre fille m'est connue ; elle est comme le végétal, elle a besoin d'être vivifiée ; voici leurs rapports :

« Tous les êtres organisés se composent d'un mâle et d'une femelle ; les vé-

gétaux seuls présentent ce phénomène, c'est d'avoir dans le même calice le mari et la femme; il y a cependant des exceptions. Pourquoi cette anomalie? L'homme qui a la prétention de tout expliquer n'a pu jusqu'à ce jour soulever un des coins du voile qui cache ce mystère. Le dattier, le chanvre sont dans ce cas.

« Comme la nature n'a pas voulu qu'aucun de ses sujets disparaisse, elle a pour les végétaux des intermédiaires qui chez les fleurs apportent au stigmate le pollen qui est le principe fécondant de la vie et de la reproduction. Un fluide magnétique préside-t-il aux épanchements amoureux des plantes? On l'ignore. Cependant la fille du célèbre Linné a constaté que lorsque le pollen de la capucine tombe sur le pistil, il se dégage de la lumière; chez d'autres plantes, il y a élévation de température. Il faut donc qu'il y ait mariage chez les végétaux comme cela a lieu chez les animaux.

Ne pas aimer, c'est être malheureux.
C'est vivre seul, aimer c'est vivre deux.
C'est exister dans un autre soi-même
Ah! jouissons de ce bonheur suprême.

« Voici donc ce que je vous conseille de faire : deux fois la semaine, louez la stalle 10 au théâtre des Italiens, allez-y avec mademoiselle votre fille; elle a vingt ans, elle est jolie, blonde; placez dans ses cheveux une couronne de roses, parsemée de chatons de figuier; nul doute qu'avec sa beauté et 400 000 francs de dot, je ferai revenir une joie, une gaieté qui ne seront plus celles qu'elle avait à quinze ans. »

Le médecin aliéniste est un homme à part, il pourrait faire un roman sur la vie de ses pensionnaires; il remplit un devoir sacré, l'honneur est son blason; il ne confie jamais certaines malades à un garde dont la moralité ne lui est pas connue. Que de regrets et de reproches ne se feraient-ils pas si une de ces vierges folles, victimes des besoins de la nature, et que des intérêts personnels ou des considérations de famille ont amenées là, venait à être trompée!

A Rome, il y avait un temple consacré au dieu du silence, le cabinet d'un docteur peut-être considéré comme tel, malheureusement toujours à sa porte veille l'indiscrétion ; elle a cent yeux, autant d'oreilles et de bouches; elle dit et répète que Mme X*** est venue confier à son docteur ses chagrins, ses embarras de famille, qu'elle le prie de les alléger; c'est lui auquel incombe le rôle de conciliateur, on lui dit de ces choses qu'on ne confesserait pas à son pasteur; il soigne le corps et l'esprit.

Il y a dans les grandes villes des hommes qui prennent le titre de médecin qui seraient indignes de l'être; ils habitent des maisons à plusieurs issues, on vous voit entrer, jamais sortir. Cependant on reconnaît les personnes qui s'y rendent, au voile épais qui couvre leur visage, à la sueur qui perle sur leur front.

Le flâneur qui passe dans ce quartier pourrait remarquer une femme pâle, chancelante, qui se précipite dans la voiture stationnée près de là, et dont les chevaux partent comme une flèche, dès que la portière est fermée.

Dans le monde vous ne reconnaîtriez pas ce prétendu médecin ; cependant

il y est embarrassé ; et si vous le regardez bien en face il rougira, tant son infamie lui pèse.

Non loin du mont Palatin, à Rome, se trouvait la voie des Rosiers, ainsi nommée parce qu'elle conduisait à une vaste plaine couverte de cette plante. C'est là qu'on venait dans le jour tresser des couronnes pour les banquets ; le soir elle servait de lieu de réunion aux Laïs, à cette classe de femmes que nous nommons aujourd'hui le demi-monde et aux débauchés; il n'y avait aucune habitation ; on y trouvait perdu dans les massifs des bains et des étuves ; à la porte de quelques-uns était suspendu un phallus, on savait que là cette loi était pratiquée : on y naît, on y meurt.

Notre Lutèce moderne a plus d'une voie des Rosiers. Au lieu de la plaine aux rosiers, on va à celle des tombeaux; cependant quelques femmes survivent, si on en juge par celles qui les traversent couvertes de dentelles et de diamants Ce n'est pas là que le maire de Nanterre va chercher les jeunes filles qu'il doit courunner.

Si on avait dit à Azaïs, que plus la civilisation s'étend, plus les maladies augmentent, comment eût-il résolu cette question dans son système des compensations ? Il y a deux cents ans, les lois sur l'hygiène étaient moins bien connues que de nos jours, aussi il n'y avait pas de médecins spéciaux pour le traitement des maladies vénériennes. Parmi les médecins qui exploitent cette mine féconde, il y a deux types : le premier a une science réelle, c'est une grande figure à notre époque ; sa renommée est portée au loin par la rose des vents : pour parvenir près de lui, il faut un numéro d'ordre comme au bain ; il y a le côté des hommes et celui des dames, comme au bain ; une longue file de voitures stationnent devant la porte de son hôtel.

Vulcain, vaincu par les charmes de Vénus, n'eut jamais recours à Esculape, son médecin, tandis que nos têtes couronnées ont eu, depuis 1830 jusqu'en 1871, tant besoin de celui dont nous faisons allusion, que pour le récompenser il est aujourd'hui le plus décoré de l'Europe.

L'autre type de médecin est un charlatan qui habille les murs d'affiches pour annoncer sa demeure qui est dans un quartier populeux ; l'entrée de son cabinet est noire, obscure comme celle de la pythonisse, et cela ne l'empêche pas de gagner 100 000 francs par an. Combien de fois il nous prit l'envie de crayonner au-dessus de sa porte : *Sutor medicus in loco !*

Le médecin des enfants : il y en a deux, dans le premier on rencontre le médecin d'un hôpital, observateur un peu rude pour en imposer ; l'autre qui donne des consultations gratuites, mais qui, avec le temps, greffe sa clientèle sur un sujet aride qui ne lui rapporte rien.

Le médecin praticien de quartier a des physionomies si diverses qu'il serait impossible de le classer, sa clientèle change tous les cinq ans ; il a d'abord commencé à soigner les concierges des maisons. puis les négociants, puis il monte en considératiun, en expérience et en bénéfice. Le médecin des quartiers populeux comporte trois types : le premier a un patrimoine qu'il n'augmente pas, l'autre exploite la crédulité publique en portant dans sa poche le médicament, le troisième ne touche jamais ses honoraires, il dépose souvent sur la cheminée 5 francs pour procurer au malade du bouillon et des médicaments; la veille de sa mort, il se fait apporter le livre de ce qui lui est dû, le jette dans le feu ; c'est le quartier qui paye ses funérailles, s'il ne tombe

pas à ce point de misère; il vend sa bibliothèque, réunit le peu qu'il a; il va avec sa moitié se réfugier à Sainte-Périne, emportant avec lui les regrets et la considération.

Il y a le médecin spécialiste, il exploite un médicament par affiches, journaux, brochures; celui-ci n'est pas plus honorable que cet autre qui formule « *mes pilules n° 1 et mon sirop n° 2* ».

L'officier de santé a quelquefois un tic; il ne manque pas d'ajouter au bas de son ordonnance, M. D. P., médecin docteur de Paris, parce qu'il s'est fait breveter pour une chaufferette; le public qui est bon enfant, lit médecin de Paris, l'autre n'ajoute à son nom aucun titre; cette abstention est en sa faveur.

En botanique, la nature se joue des savants comme les passions de la jeunesse: on la consulte, on l'étudie, elle vous répond un mot par siècle. Depuis très-peu d'années seulement on sait que les végétaux sont doués d'une sensibilité et d'une impressionnabilité qui leur sont propres.

Lorsqu'un rayon de soleil trop ardent, un orage, la pluie ou le brouilard menacent une fleur, en bonne mère elle rapproche ses pétales; la porte close, elle n'a nulle crainte pour ses enfants; le danger passé, elle tire ses volets, les étamines, et le pistil respirent librement; c'est qu'une plante n'a ni orgueil ni ambition, elle vit, elle meurt là où la nature, où l'homme l'a placée.

Il n'en est pas de même de l'homme, son existence se passe à envier, ambitionner, à intriguer; on rencontre bien souvent ce travers chez l'officier de santé. Il envie le titre de docteur, il se dit que me faudrait-il pour cela: trois examens de plus? ils me donneraient le droit de briser un tibia mal soudé, tandis que je ne puis que saigner, poser des sangsues, des ventouses, des moxas, arracher les dents, faire des accouchements. Il y a des officiers de santé qui, dans leurs diagnostics, sont tout aussi intelligents que bien des médecins; les circonstances, souvent indépendantes de leur volonté, les ont arrêtés dans leurs études, et puis ils ont un double intérêt à prendre bien soin de leurs malades: leur réputation et leur fortune.

En France il y a le médecin exotique: c'est une variété d'homme parmi les guérisseurs, il est né à Venise la Coquette, dans la Catalogne ou en Corse, il parle toujours de ses aïeux, il est reçu médecin par l'académie de Carpentras, il fait précéder son nom de la particule *de*, sa carte de visite fait connaître ses titres; il est professeur de la haute et basse chirurgie, comme on dit à Naples, et ancien médecin de l'empereur Soulouque.

L'amour, la faim, la soif, la douleur, la peur, affolent les animaux, la vue d'une décoration agit de même sur ce prétendu médecin, pourchassé par l'autorité pour exercice illégal de médecine, il quitte la France, il va en Allemagne, son arrivée est annoncée par des journaux; il a du flair, il sait se renseigner, il est bien de sa personne, sa mise est soignée, il est liant; les Allemandes aiment les contrastes, il est brun, leurs époux sont roux; il a l'épine dorsale flexible, il pardonne, il caresse le king-charles qui lui mord les mollets, il chante avec goût:

Connaissez-vous dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni.

Après six ans d'absence, il revient avec un vrai diplôme de médecin, à sa boutonnière, il a un ruban si multicolore qu'on le prendrait pour le marié

d'une noce de campagne, et si le soir on le rencontre dans un théâtre, le ruban est remplacé par une brochette de croix en si grand nombre qu'on prendrait sa poitrine pour une nécropole.

En Chine, il y a le temple de la Science; là on envoie les journaux qui paraissent; il n'en manque pas, les livres, les brochures, enfin toutes les productions de l'esprit; à la fin de l'année, des commissions spéciales dépouillent ce qui a paru; l'empereur ordonne que ce qui est d'un intérêt général soit imprimé à ses frais, et envoyé par tout le Céleste Empire à ceux que cela pourrait intéresser.

L'écriture chinoise n'est pas, comme la nôtre, composée de lettres dont la réunion forme des mots, puis des pensées : ce sont des signes qui ont chacun un sens; un livre imprimé pour un médecin ne pourrait être lu par un chimiste, celui d'un architecte ne pourrait être compris par un magistrat.

En France, nous n'avons pas qu'un seul temple des sciences, il y en a par centaines; tous ont leur autocratie; les présidents sont généralement des hommes instruits; nous avons visité le cabinet de l'un d'eux : c'est une belle pièce avec une riche bibliothèque, elle est ornée de quelques photographies, telles que celles de Thénard, Velpeau, Bouillaud et autres; on n'est pas fâché de dire quelquefois au visiteur : Ce sont mes maîtres, j'étais leur élève favori. Ne venez jamais gratter à la porte de ce cabinet lorsque les collaborateurs du journal sont en travail, cette porte n'aurait pas d'écho, vous seriez forcé de retourner porter chez vous votre nouveau-né, cet enfant chéri, votre manuscrit; une distraction pourrait compromettre l'honneur, les intérêts de la feuille hebdomadaire; par mégarde on pourrait, tout en dépouillant la copie, accepter un article de M***, dont le nom n'a aucune autorité dans la science; de T***, qui est un libre penseur; de P***, un partisan des doctrines de Montpellier; de S***, un anticontagionniste exalté; de Q***, un homœopathe non convaincu; de X***, qui fut un fervent adepte de Broussais; de Z***, qui pense que les agents chimiques jouent un grand rôle dans les maladies, et ainsi de suite; pour être admis, que faut-il faire ? adorer l'astre qui donne la lumière et un peu les satellites qui gravitent autour.

La phase sanglante que nous venons de traverser nous a permis d'assister à une consultation; nos lecteurs voudront bien nous pardonner, si nous la rapportons ici; il n'y a, du reste, aucune indiscrétion; la cause, il faut bien l'espérer pour l'honneur de la France, ne se représentera plus. Il est deux heures, une voiture à deux chevaux s'arrête devant la porte de la maison d'un malade; le médecin de la famille est là depuis cinq minutes, c'est lui qui doit introduire le docteur R*** appelé à une consultation.

R*** est grave, poli comme tout homme bien élevé, il est officier de la Légion d'honneur; O***, le médecin de la famille, énumère les phases de la maladie, ce qu'il a fait, les résultats, R*** palpe le malade, l'ausculte, tâte le pouls, lui fait tirer la langue, lui pose quelques questions; nous passâmes dans une pièce à côté, où ces messieurs devaient délibérer.

Une fois la porte close, et prenant les deux mains de son collègue, R*** lui dit : « Croirais-tu que je viens de rencontrer en bas, en sortant de voiture, Eugène, rouge comme un coq en colère, aux prises avec un individu que, dans sa mauvaise humeur, il avait culbuté en courant; il allait même lui administrer une correction semblable à celle qu'il donna au bal de la Chaumière à un

pauvre diable de calicot, pour avoir enlevé avec ses éperons un lé de la robe de sa Joséphine; cette colère lui fut provoquée par un de ses clients, un boucher, qui venait lui parler de son gris-pommelé qui avait été réquisitionné pour l'alimentation de Paris. Sache donc qu'Eugène était médecin d'ambulance; il reprocha vertement au docte personnage, qui s'était de son propre mouvement institué directeur et inspecteur des ambulances d'un arrondissement du centre de Paris, de laisser les malades mourir de faim, de soif et de froid; il en résulta une scène violente; il lui dit: Votre administration est d'une incapacité dont l'histoire parlera; elle a laissé manger par les chevaux le pain blanc, aujourd'hui votre municipalité en est réduite à nous donner par jour 300 grammes de pain composé de riz, d'avoine, de graine de lin, de son et de farine et de pois cassés. Le docte personnage (il était médecin) avec lequel il s'était heurté est un républicain de la veille qui, le lendemain de la chute de l'empire, était venu s'imposer dans les bureaux de la mairie en disant que tout cela marchait mal, qu'il y mettrait bon ordre; son règne fut ce que vivent les roses; la nomination de nouveaux maires et adjoints le mit à pied, mais il se trouvait si bien dans son fauteuil, qu'il fit comme tant d'autres, il s'agrafa aux malades pour conserver sa santé.

Or donc, le boucher commença ainsi : « Croiriez-vous, monsieur le doc- « teur, qu'en voyant entrer votre gris-pommelé dans les abattoirs, je l'ai re- « connu tout de suite; si je savais pleurer, j'aurais fondu en larmes en voyant « cette pauvre bête, aussi j'ai dit tout de suite : personne que moi ne l'aura, je « pousserai les enchères, c'est ce que j'ai fait, j'ai voulu lui donner moi-même « le coup de grâce pour qu'il ne souffrît pas; quel bel animal! quelles formes! « que son poil était lisse! des pieds de gazelle, on voyait qu'il savait marcher, « il levait la tête haute, parce qu'il y avait en lui de la race. Rien n'a été « perdu; du sang, j'en ai fait du boudin; ma fille vous en a porté 60 centimètres; « avec les intestins, j'en ai fait du gras-double, je n'ai jamais vu plus belle « chair, justement votre cuisinière est venue me demander du filet et du gîte « à la noix, elle n'avait droit qu'à 90 grammes par personne pour trois jours, « je lui en ai donné 100, ce n'était pas cher, 8 francs le kilogramme. Avec « les pieds et la cervelle, j'en ai fait une galantine que vous avez trouvé « excellente, vous en avez mangé chez le docteur Z***, qui est une fine four- « chette, la langue a été arrangée en daube, les ganaches ont été accommodées « à la sauce bordelaise; j'ai gardé la queue; je m'en servirai l'été à chasser les « mouches de mon étal; mon gamin, que vous avez amené au jour, a bien pris « quelques brins de crin, il en fait des collets pour attraper des pierrots sur la « terrasse; un pharmacien que vous connaissez m'a acheté les gros os, il en a « retiré de la graisse qu'il a su utiliser pour faire de l'onguent gris et la pom- « made camphrée si utile à certains mobiles; enfin ma belle-mère avait lu dans « un livre de Mlle Lenormand que le fer du pied gauche d'un cheval gris-pom- « melé monté en presse-papier était un préservatif contre les malins esprits, « je le lui ai donné. »

« Tu dois comprendre quelle devait être la rage de notre pauvre ami. »

Nous rentrâmes près du malade, R*** pria son collègue de donner le résumé de la consultation, seulement il fit changer la tisane : au lieu de fleurs de mauve, il prescrivit une infusion d'*althæa officinalis*, puis se tournant vers la mère du malade, il lui dit : L'indisposition de votre fils n'aura aucune suite, il appar-

tient aux compagnies de marche de la garde nationale, envoyez cette ordonnance au chirurgien major du bataillon, le congé qu'il obtiendra le guérira tout à fait.—Vous croyez, exclama cette dame, que la maladie de mon fils est... Elle n'osa terminer sa phrase, une larme perlait à sa paupière ; elle remit au docteur un petit paquet ; c'étaient quatre napoléons : la République ayant épuisé tout l'or des caisses de l'État, n'a pu jusqu'à ce jour frapper des pièces de 20 francs à l'effigie de la liberté.

Sur le palier, R*** s'écria en levant les mains vers le ciel : Et dire que cette maladie, la lâcheté, est endémique, que les troupes de province en sont principalement affectées, que les moins braves sont les cultivateurs chez lesquels l'ennemi n'a pas encore ravagé le pays! pauvre France! en 90 et 92, lorsqu'on tirait le canon d'alarme sur le Pont-Neuf, tous les hommes jusqu'aux enfants de quinze ans venaient se ranger sous les drapeaux.

En montant en voiture, R*** nous rappela que nous dînions le lendemain chez lui : nous ferons un piquet voleur, nos filles tapoteront du piano, nos femmes causeront des ennuis du siége ; ma femme vous dira, comme elle me le fait tous les matins, quelle est sa désolation de voir partir sa cuisinière à six heures du matin jusqu'à dix heures pour faire la queue à la porte du boulanger, pour avoir 1 500 grammes de pain; elle serait furieuse si je lui disais que cette friponne fait faire cette commission par une voisine, et qu'elle va se promener tout le temps avec un moblot de son pays, c'est sûr qu'elle ne lui donnerait pas un verre de vin chaud sucré pour la restaurer. Le facteur remit à mon ami O... une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le docteur, j'ai reçu la note que vous m'avez adressée ; vous me comptez vos visites à 10 francs, cela est beaucoup trop cher, je ne paye le médecin qui soigne mes gens que 5 francs; j'espère que vous la réduirez : mon valet de chambre ira vous régler. » «LE BARON V. »

Le baron est un personnage qui a joué un grand rôle comme soldat et diplomate à la cour de Napoléon III ; il était toutes les semaines chargé d'un service auprès de Sa Majesté ; sa maîtresse était connue aux courses et aux Champs-Élysées pour avoir un valet de pied microscopique, tandis que les équipages de madame la baronne se distinguaient par la taille colossale du cocher et du valet de pied

Plus d'une fois *le Figaro*, qui a autant d'yeux qu'il y en a sur la queue du paon, et un style aussi aigu que le cri de cet oiseau, a entretenu ses lecteurs des soirées de madame la baronne, et de ces toilettes tapageuses bien peu en harmonie avec son âge.

Le docteur a bien voulu nous donner cette lettre pour la joindre à notre album d'autographes ; elle sera un titre de plus à ajouter à l'histoire des hommes qui entouraient le chef de l'État, et qui ont participé au déshonneur de la patrie.

Rome vit ses peuples révoltés rentrer dans l'ordre et le devoir au simple récit d'une fable; moins présomptueux, nous n'avons cherché qu'à distraire nos lecteurs des ennuis et des fatigues du siége en leur disant ce que sont pour l'instant les médecins chinois et français, car rien de ce qui tient à l'organisation sociale n'est stable, et c'est pour cela que le peintre, le sculpteur, le poëte et les littérateurs la perpétuent dans leurs œuvres et leurs écrits.

Loin de nous la pensée d'adresser ou de faire la critique du corps médical

et de dire comme Erasme : *Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non lædere; consulere moribus hominum, non officere.* Nous n'avons pas voulu non plus imiter de La Mettrie qui, en 1760, publiait un livre sous ce titre : *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devraient être.*

On pourrait nous poser cette question : Pourquoi n'avez-vous pas pris pour sujet de cette notice les avocats ou les pharmaciens? La réponse est très-simple, les premiers n'ont qu'un rôle secondaire dans la société, ils n'ont aucune influence sur notre corps et notre esprit; ils ont des rôles spéciaux auxquels on peut bien ne pas avoir recours, et puis l'avocat ne présente que trois types : il y a le légiste ou consultant, c'est lui qu'on choisit pour plaider les causes célèbres, crimes, délits politiques, séparation de corps; presque toujours cet avocat est journaliste, il devient député, ministre, pair de France.

A l'autre avocat incombent les causes du second ordre dans les procès civils, il ne voit, ne connaît que la loi, le Code est toujours dans ses mains; lorsqu'il est trop fatigué par le travail, il devient juge de paix. Le troisième type plaide à la police correctionnelle et à la simple police, il meurt comme il a vécu; sa robe d'avocat lui sert de linceul.

Le pharmacien vise rarement aux fonctions publiques, son ambition est de devenir sergent-major ou commissaire d'un bureau de bienfaisance. Il y a trois pharmaciens : celui qui est professeur, il s'occupe de science, il a une riche clientèle; l'autre est ce qu'on appelle un pharmacien de quartier, il vit, il meurt au milieu de ses bocaux; le troisième est un épicier diplômé, il bat la grosse-caisse, il donne des consultations, il annonce un spécifique, il se retire des affaires pour aller un matin vivre sur les bords de la Loire, dans un ancien château féodal.



Paris. Imprimerie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.